

TEMPERATURE

Table with columns: Du 6 juin 1904, Fahrenheit, Centigrade. Rows for 10h matin, Midi, 3 P.M., 5 P.M.

Les maréchaux du Premier Empire

Il y a eu le 21 du mois dernier cent ans que le maréchalat a été rétabli.

Un des premiers actes du général Bonaparte devenu Empereur des Français fut de rétablir le maréchalat.

Il n'y avait plus de connétables en France depuis la mort de Lesdiguières en 1626.

Le connétable était ce que nous appelons le généralissime; c'était l'autorité suprême dans l'armée.

La dignité de maréchal de France correspondait à celle de France sous l'ancienne monarchie, avec cette différence qu'elle n'était pas héréditaire.

L'ancien régime avait un nombre variable de maréchaux, et l'un en faisait parfois des "fourneaux".

Le doyen d'âge de ces maréchaux était Kellerman, âgé de soixante-huit ans.

Napoléon créa par la suite sept autres maréchaux: Victor Ferrin, duc de Bellune; Macdonald, duc de Tarente; Marbot, duc de Ragone; Oudinot, duc de Reggio; Suchet, duc d'Albuféra; Gouvion-Saint-Cyr, créé comte, plus tard marquis, et le prince Poniatowski.

Les dix-neuvième siècle a donc vu six cents maréchaux de France.

Le plapart des survivants, en 1814, furent créés pairs de France: Berthier, Macdonald, Ney, Augereau, Moncey, Mortier, Leclerc, Kellerman...

De ces dix-huit maréchaux, huit seulement sont encore représentés par une descendance mâle en ligne directe.

L'histoire des maréchaux est curieuse; celle des maréchaux l'est moins. Il y en eut cependant de ravissantes et de spirituelles.

Berthier, prince de Wagram, prince souverain de Neuchâtel, en Suisse; Moncey, duc de Conigliano; Masséna, duc de Rivoli; prince d'Essling; Murat, prince impérial, grand-duc de Berg et de Clèves, grand amiral et roi de Naples; Jourdan, sans titre, Angereau, duc de Castiglione; Bernadotte, prince et duc de Pontecorvo, prince royal en Suède, et roi de Suède en 1818; Brune, qui ne reçut aucun titre; Mortier, duc de Trévise; Lannes, duc de Montebelle; Soult, duc de Dalmezia; Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa; Davout, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl; Kellerman, duc de Valmy; Bessières, duc d'Istrie; Pérignon, créé comte de l'Empire, marquis sous la Restauration; Sébastiani, duc de Dantzic, et Lariviere, créé comte.

répondit dans le même style: — Oh! madame, ce n'est pas le Pérou!

La maréchale Suchet, duchesse d'Albaféra, fut la dernière survivante des maréchaux du Premier Empire.

Le duc de Bellune, Macdonald, duc de Tarente; Marbot, duc de Ragone; Oudinot, duc de Reggio; Suchet, duc d'Albuféra; Gouvion-Saint-Cyr, créé comte, plus tard marquis, et le prince Poniatowski.

Le dix-neuvième siècle a donc vu six cents maréchaux de France.

Le plapart des survivants, en 1814, furent créés pairs de France: Berthier, Macdonald, Ney, Augereau, Moncey, Mortier, Leclerc, Kellerman...

De ces dix-huit maréchaux, huit seulement sont encore représentés par une descendance mâle en ligne directe.

L'histoire des maréchaux est curieuse; celle des maréchaux l'est moins. Il y en eut cependant de ravissantes et de spirituelles.

Berthier, prince de Wagram, prince souverain de Neuchâtel, en Suisse; Moncey, duc de Conigliano; Masséna, duc de Rivoli; prince d'Essling; Murat, prince impérial, grand-duc de Berg et de Clèves, grand amiral et roi de Naples; Jourdan, sans titre, Angereau, duc de Castiglione; Bernadotte, prince et duc de Pontecorvo, prince royal en Suède, et roi de Suède en 1818; Brune, qui ne reçut aucun titre; Mortier, duc de Trévise; Lannes, duc de Montebelle; Soult, duc de Dalmezia; Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa; Davout, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl; Kellerman, duc de Valmy; Bessières, duc d'Istrie; Pérignon, créé comte de l'Empire, marquis sous la Restauration; Sébastiani, duc de Dantzic, et Lariviere, créé comte.

Par contre dans les régions montagneuses, il y a une température basse.

La période des pluies torrentielles commence au mois d'août, et dure plus d'un mois.

Le général Kuroki.

On ne sait pas en France que le fameux Kuroki, général japonais est de souche française.

Un officier français, M. Joseph Curicque, natif de Sierck (Moselle), était détaché en Chine entre 1850 et 1860.

Il serait étonnant qu'un ministre de la guerre ne connût pas cette histoire, dont il doit exister une trace dans le dossier de l'officier, ainsi qu'à Sierck, où il a de nombreux parents.

AMUSEMENTS

WEST END

Les milliers de personnes qui réunies dimanche soir à West End pour se revoir de la cause du jour d'aujourd'hui.

Le programme de la représentation sera très attrayant.

Orchestre du professeur Paret, dont la popularité est arrivée à un haut degré.

La victime a été découverte par Mme C. J. Snyder, qui présente à un haut degré de dignité plusieurs maréchaux.

John Walker et Alice Magill, habillés en petit garçon et en petit fille, jouent avec beaucoup de charme un petit acte enfantin.

Charles Raymond et Nettie Clayton se tirent avec talent d'un dialogue agrémenté de chansonnettes, et Mme Elith Arnold, qui possède une forte voix de contralto, chante fort bien des chansons en vogue.

John Coily et Anna Sennette se font vivement applaudir quand ils parviennent, par leur dialogues et leurs chants.

Short, un bain, et Edwards font beaucoup rire dans une petite comédie musicale.

C'est un des plus corsés programmes que West End ait donnés depuis bien longtemps; aussi la jolie plage sera-t-elle foulée chaque soir.

Comme subitement rappelés à l'usage de son bon sens, le vieillard s'était assis tremblant dans un fauteuil, le regard fixe.

— J'allais me tuer, dit-il d'une voix sourde. — Te tuer... toi, Dutertre? — Que se passe-t-il donc? — Nous sommes ruinés! Ces trois mots tombèrent lourdement dans le silence de la pièce, frappant de stupeur la pauvre femme immobile et frémissante devant son mari.

— OUI, ruinés presque complètement, répéta celui d'une voix étranglée, sans oser maintenant lever les yeux vers sa compagne. — Mais, par quel comment? — Explique-toi, je t'en supplie; peut-être l'abuses-tu? — Impossible, puisque c'est moi qui suis cause de cette ruine. — Et comme elle demeurait figée devant lui, dans la même attitude d'acablement, il se leva subitement, l'air résolu.

— Assieds-toi, reprit-il, je vais tout te dire. Douce, par la force de l'habitude, car depuis trente ans elle vivait courbée sous le jong autoritaire de son mari, Mme Dutertre, chancelante, prit place dans un fauteuil. — Lui, se mit à marcher de long en large dans son cabinet, la tête basse, le front barré de rides, les poings crispés.

PARC ATHLETIQUE

La troupe de comédie musicale de Dinn, Weiss et Hanlan vient de remporter un véritable succès au casino du Parc Athlétique.

Chaque morceau et chaque chœur de l'amusante comédie musicale a été répété dimanche, et il en a été de même hier.

La pièce se prête à un déploiement du talent de comédien, et Little Chip se distingue d'une façon particulière dans le rôle de Boston Bridge. Il a été rappelé plusieurs fois, surtout au troisième acte.

Mlle Mary Marble joue avec grâce le rôle plutôt difficile de Sis Hopkins et se fait applaudir dans ses chants. Il faut aussi féliciter Miles Linden, Maye, Austin, Clifford et Tormie qui tiennent avec bien du charme des rôles secondaires.

La façon dont "By the Sad Sea Waves" est jouée en assure le succès pour toute la semaine.

Le concert en plein air donné par l'orchestre conduit par C.M. Fischer a été fort goûté.

La soirée de dimanche de la fin de la nuit, le "Toboggan", le "Biographe" et d'autres divertissements la soirée s'écoula fort agréablement au Parc Athlétique.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Accusé de meurtre

Chicago, 6 juin. — Mme Rebecca Bailey, en arrivant à l'hôpital Wesley ou elle a demandé à voir son fiancé, Louis Miller, qui avait été transporté à cette institution, a été arrêtée sous accusation de l'avoir indigne la blessure dont il mourra probablement.

Mlle Sophia Grauber, qui était avec elle, a été arrêtée comme témoin.

Mme Bailey devait épouser Miller d'ici une semaine.

La tragédie a eu lieu dans ses appartements mais la police n'en a été informée que quatre heures après.

La victime a été découverte par Mme C. J. Snyder, qui présente à un haut degré de dignité plusieurs maréchaux.

Mme Bailey avait disparu de la maison. La police est sous l'impression que Mme Bailey aura tiré un coup de revolver sur Miller dans un accès de jalousie, parce qu'il n'indiquait pas le jour précis de la cérémonie de mariage.

Mme Bailey, dont le mari était le Dr S. G. Bailey, un membre du corps de l'hôpital Wesley, était avant son mariage une demoiselle Barrett.

Bien qu'elle n'ait jamais été connue à Chicago sous le nom de Hicks, on prétend qu'elle épousa l'année dernière un nommé Edwards Hicks, et que son divorce avec lui est soumis à la cour supérieure.

Au moment où Mme Bailey arrivait à l'hôpital, Miller déclarant qu'il était par elle qu'il avait été frappé.

Arrivée de J. D. Rockefeller

St Louis, 6 juin. — John D. Rockefeller jeune est arrivé à St Louis aujourd'hui pour remplir les fonctions de "best man" au mariage de Mlle Martha Blackwell avec Stewart Morgan Aldrich, fils du sénateur Aldrich du

Rhode Island. Ce mariage aura lieu mercredi soir.

Intentions attribuées aux Etats-Unis.

Londres, 6 juin. — L'ambassade d'Espagne à Londres ne put pas les craintes exprimées à Madrid, d'après lesquelles les Etats-Unis auraient envoyé une flotte à Tanager en vue d'acquiescer un port sur la côte occidentale du Maroc, et elle ne confirme pas les rumeurs concernant un échange de notes entre les puissances européennes dans le but d'obtenir l'assurance que l'action américaine se borne à obtenir la ratification de MM. Perdicaris et Varley.

L'ambassadeur Choate ne sait rien non plus de cet échange de notes mentionné par "La Correspondencia de Espana".

Le gouvernement espagnol paraît agir en parfaite harmonie avec la Grande Bretagne et les Etats-Unis et aucune appréhension n'est exprimée dans les cercles officiels espagnols sur les desseins des Etats-Unis, qui ne sont autres que d'assurer la sûreté de M. Perdicaris, un citoyen américain.

L'envoi du cuirassé "Pelajo" et d'autres navires espagnols à Tanager a été nécessaire par le grand nombre de sujets espagnols qui résident au Maroc et dans la colonie située sur la côte nord-ouest de l'Afrique, fait-on observer à l'ambassade espagnole.

Un soulèvement général serait à redouter au Maroc s'il arrivait à une puissance extérieure d'agir trop précipitamment, mais on craint généralement que la France, si elle ne met pas d'entraves à ses démarches, pourra obtenir la délivrance de captifs.

On n'ajoute pas foi à la rumour de la vente possible des Philippines au Japon.

Promotions

Tokyo, 6 juin. — Le vice amiral Togu et l'amiral Gammou, ministre de la marine, ont été promu au rang de Kagou Tasso, le grade le plus élevé dans la marine.

Les lieutenant généraux Okawara, Higashigawa, Nag, Nomi et Kudawa ont été faits généraux.

Okawara est le premier aide de camp de l'empereur.

Hasegawa commande la division de la garde impériale, Nomi a payé de poste assigné, Nomi commande la seconde division, Kodama est le conseiller de l'état major général, et a droit avec le général Fukushima au mérite d'avoir organisé et conduit les opérations de la guerre. Les promotions sont en reconnaissance des services rendus par ces officiers.

Les méfaits de la loi

Augusta, Ga., 6 juin. — On mande d'Attenes, Ga., au "Chronicler" d'Augusta, que cet après-midi, à quelques milles de Stanton, deux jeunes filles, M. et Mrs. America McLoughlin et Mabel Farragou ont été tuées instantanément par un coup de tonnerre.

Ces jeunes filles au moment de l'accident travaillaient dans un champ et non loin de les se trouvant une jeune femme du nom d'Abeet Farragou.

Les deux jeunes filles sont mortes sur le coup et le jeune homme fut jeté inconscient sur le sol, mais on espère qu'il pourra être rappelé à la vie.

La toudre est tombée cet après-midi sur la maison de M. J. B. Wier, un habitant d'Augusta et a démolie une partie de la toiture.

Mlle Wier a été grièvement blessée.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE DU FAUBOURG

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE.

UN MARIAGE AU DESERT

Après l'avoir examiné durant un court instant, il sortit de la

poche de sa gandourah (sorte de blouse, un minuscule facon, puis fit couler entre les lèvres du captain quelques gouttes d'une liqueur brune, spirituelle violette.

Ensuite, sans se soucier de cris ou d'appels possibles, il fit un signe mystérieux à son compagnon.

Celui-ci s'approcha, et tous deux, assistant en même temps la convulsière du lit, roulaient dedans le corps inerte de Georges de Bassières.

Puis, ils l'enlevèrent rapidement et le portèrent à la fenêtre, où deux autres Arabes, postés dans le jardin, le reçurent de leur mains.

Quelques secondes plus tard, les ravisseurs et leur fardeau malin disparaissaient dans l'ombre épaisse des massifs, laissant Paulé évanoui dans la chambre ou planait à présent un silence de mort.

II

LA RUINE.

Un mois environ s'était écoulé depuis que les tragiques événements qui précèdent s'étaient déroulés à Bi-kra.

Il était dix heures du matin. Dans un cabinet de travail, d'aspect sévère, situé au troisième étage d'une maison de la rue de Belchamps à Paris, un homme d'une soixantaine d'an-

nées se tenait à son bureau, le front serré dans ses deux mains crispées.

Il monologuait par phrases hachées, la voix tremblante, comme égaré.

— Perdu, cette fois, disait-il, et sans aucun moyen d'en sortir, de me relever!

— Ah! si ce Bassières maudit m'avait écouté, j'aurais pu... sans doute... m'adresser à lui.

Son mariage avec Jeanne de Mirrecourt l'enrichissait, lui transmettait en même temps la créance de sa fortune... il m'aurait donné du temps.

Puis la tutelle de l'enfant passa à mes mains... ses revenus avec... mais tout m'échappa... tout à la fois...

— A peine nous reste-t-il, à présent, de quoi manger.

— Que dire tout à l'heure à ce noiairé?

— Mais, se levant brusquement, le regard fou, les traits décomposés, il reprit: — Non, non... je ne veux pas supporter cela; j'en mourrai de honte!

— Avouer à ma femme me laisserait à rien... elle refuserait de me livrer ses dernières ressources... Autant en tenir tout de suite! Puis il ouvrit d'un geste farouche l'un des tiroirs de son

bureau, y prit un revolver chargé, et, pendant une ou deux secondes, l'examina, comme halluciné.

Soudain résolu, il serra l'arme dans sa main droite, et s'avança vers une large et haute glace, placée au-dessus de la cheminée.

Il s'y regarda longuement, s'étendant de sa pâleur livide, de la fébrilité de ses traits, de l'acuité de ses prunelles dilatées.

Son visage glabre, émacié, sans moustaches et sans barbe, encadré seulement de deux courts favoris blancs, son orne chauve, ses paupières bridées et ses lèvres minces constituaient un masque peu sympathique.

Jamais il ne s'était vu si nettement; trouvé si laid; si vieux! Il se fit presque peur à lui-même.

Enfin il leva le bras, les lèvres blanches, agitées d'un tremblement nerveux.

A ce moment même, la porte du cabinet s'ouvrit très vite. Une femme de cinquante ans environ, vêtue de sombre, pour dissimuler son embonpoint, apparut sur le seuil et, voyant le geste meurtrier, jeta un cri fou, éperdu:

— Ah!... Jean!... Jean, que va-tu faire, mon Dieu!

Et, se précipitant, elle arracha de la main du désespéré l'arme terrible, puis la jeta sur le bureau, au risque de provoquer une détonation et un accident.

— Comme subitement rappelés à l'usage de son bon sens, le vieillard s'était assis tremblant dans un fauteuil, le regard fixe.

— J'allais me tuer, dit-il d'une voix sourde. — Te tuer... toi, Dutertre? — Que se passe-t-il donc? — Nous sommes ruinés! Ces trois mots tombèrent lourdement dans le silence de la pièce, frappant de stupeur la pauvre femme immobile et frémissante devant son mari.

— OUI, ruinés presque complètement, répéta celui d'une voix étranglée, sans oser maintenant lever les yeux vers sa compagne.

— Mais, par quel comment? — Explique-toi, je t'en supplie; peut-être l'abuses-tu? — Impossible, puisque c'est moi qui suis cause de cette ruine.

— Et comme elle demeurait figée devant lui, dans la même attitude d'acablement, il se leva subitement, l'air résolu.

— Assieds-toi, reprit-il, je vais tout te dire. Douce, par la force de l'habitude, car depuis trente ans elle vivait courbée sous le jong autoritaire de son mari, Mme Dutertre, chancelante, prit place dans un fauteuil.

— Lui, se mit à marcher de long en large dans son cabinet, la tête basse, le front barré de rides, les poings crispés.

Puis il parla, de sa voix habitude, nette, tranchante et glaciale.

— Oui, c'est moi qui ai dévoré notre fortune.

— Je l'ai jetée sur le tapis vert, à pleines mains, sans compter, comme un misérable.

— Toi, un joueur? — Ah! tu ne savais pas cela... eh bien, oui, je suis, j'ai toujours été un joueur efféé.

Lorsque j'allais en soirée, et que tu ne m'accompagnais pas, j'étais toujours le premier aux tables de jeu. Les autres soirs, je me rendais régulièrement au cercle, et je jouais encore avec passion, comme un véritable possédé.

Depuis dix ans, je vis ainsi, dans une fièvre perpétuelle, gagnant un soir, perdant l'autre, tour à tour assiéé de craintes terribles, et nourri d'espoirs irréalisables et chimériques.

Jusqu'à la fin de l'année dernière, mes gains et mes pertes se compensaient à peu près.

Depuis, la déveine m'a poursuivi, je n'ai pu me rattraper. Chaque jour, se creusait davantage l'abîme où je m'entraînai à ton insu. Et cinq mois, j'ai vendu la majeure partie de nos valeurs.

Après avoir épuisé toutes mes ressources, j'ai dû contracter un emprunt pour faire face à mes engagements. Mille de Mirrecourt m'a prêté cent mille francs, remboursables aujour-

d'hui même. — Cent mille francs, s'écria Mme Dutertre, en sursautant de surprise, mais c'est de la folie, ou voulais-tu les prendre?

— Oui, c'est de la démeance; et c'est justement parce qu'il m'est impossible de rembourser que je voulais me tuer... J'ai peur de la déconsidération, de la misère aussi.

— Mais enfin nous reste-t-il de quoi vivre?

— Misérablement, oui, fit Dutertre, l'arrêtant et regardant sa femme en face.

Deux mille francs de rentes, à peu près... à peine de quoi payer notre loyer; quant à manger et à se vêtir, c'est un problème à résoudre.

— Eh bien! nous allons déménager, nous irons habiter un quartier perdu, nous vivrons très modestement, ignorés de tous; nous rembourserons peu à peu.

Nous sommes mieux à présent, et nous n'avons plus besoin de luxe, de satisfactions mondaines, ni de plaisirs coûteux.

— Jamais je ne pourrai me remettre à cela, répliqua brutalement Dutertre, en relevant la tête d'un mouvement orgueilleux.

Je ne veux pas déchoir aux yeux de ceux qui m'ont connu, je ne veux pas m'enterrer dans un misérable logement, sans salon pour recevoir, sans domestiques pour nous servir; je ne veux